

Mathieu AVANZI et André THIBAUT (dir.), *Français, dialectes galloromans et di(a)glossie*, numéro 215 de *Langages*, Paris, Armand Colin, septembre 2019, 23 x 15 cm., 119 (120) p., ISBN 978-2-200-93243-5, 18 €.

Dirigé par M. Avanzi et A. Thibault, ce numéro de *Langages* est consacré aux rapports que peut entretenir le français avec les dialectes galloromans, du Moyen Âge à nos jours. Si la problématique n'est pas neuve, le volume trouve son originalité autour de la notion de *diaglossie*, jusqu'alors peu mobilisée en linguistique historique du français. L'article de présentation introduit la notion en la replaçant dans le cadre théorique proposé par P. Auer (2005)¹. Selon ce dernier, le rapport entre les dialectes primaires d'Europe et leur langue-toit peut être modélisé à travers quatre situations possibles, conçues graduellement : la *diglossie* classique, dans laquelle les dialectes sont utilisés à l'oral alors qu'un standard, proche de ceux-ci, est employé à l'écrit ; la *diglossie atténuée*, où le standard accède à l'oral formel ; la *diaglossie*, situation de *continuum* entre le standard et les dialectes ; la *disparition* du dialecte. L'objectif du numéro vise ainsi à préciser les rapports diglossiques que connaît le galloroman, et en particulier la potentielle existence d'une phase de *diaglossie*.

Il nous semble que les sept publications composant le numéro peuvent être réparties selon la manière dont elles envisagent les phénomènes linguistiques. Les deux premières contributions sont plutôt d'ordre théorique ou méthodologique. D'une part, dans un article conçu comme une synthèse, Y. Greub s'interroge sur la légitimité de l'attribution de « francoprovençal » à un texte, une variété ou un trait linguistique du Moyen Âge. En particulier, le linguiste explique que l'étiquette doit être utilisée avec précaution pour deux raisons : la réalité qu'elle désigne est perçue à cette époque comme un ensemble à la fois uni à l'espace français et distinct de celui-ci ; les textes médiévaux sont composés d'éléments provenant de la variété orale de l'écrivain, de ceux des variétés en contact et du modèle d'écriture appris. D'autre part, l'article d'E. Baiwir porte sur les dangers d'employer les atlas linguistiques comme répertoires de données complètement fiables. Dans l'objectif de légitimer l'objet *dialecte*, les enquêteurs ont en effet parfois insisté sur ses particularités, quitte à créer un artefact. Cela ne signifie pas que les données des atlas sont à rejeter : l'auteure montre, à partir d'une enquête sur le picard, qu'elles permettent de mettre en évidence un phénomène de koinésation.

Les quatre articles suivants se focalisent sur des formes linguistiques, qui permettent d'évaluer les rapports d'influence entre français (standard ou régional) et dialectes galloromans. Tout d'abord, M. Bergeron-Maguire remet en cause la substitution soudaine de la langue commune au dialecte durant l'Ancien Régime en soulignant l'existence de formes régionales intermédiaires. L'analyse, qui s'appuie sur la phonétique historique, porte sur deux cas tirés de documents inédits de la Haute-Normandie. F. Duval s'intéresse ensuite à la P6 de l'indicatif présent autour de Metz, qui diffère des autres dialectes lorrains. La cause est probablement l'influence du français standard dans le centre urbain que constitue Metz, à travers une configuration du type *diaglossique*. L'article d'Y. C. Morin porte quant à lui sur l'augment proclitique *le* dans les dialectes wallons, picards et de l'Ouest. Après avoir présenté en détail le phénomène de redoublement d'éléments grammaticaux dans ces dialectes, qui permet de renforcer la consistance phonétique des morphèmes, le linguiste estime que le clitique *le* en français poitevin ne répond pas de la même logique : il proviendrait plutôt du contact du français central avec le substrat dialectal. Quant à M. Avanzi & A. Thibault, ils s'intéressent à l'opposition vigésimal/décimal que connaît l'expression de 70, 80 et 90 en français et dans les dialectes galloromans. S'appuyant sur des atlas, sur la base *Frantext* et sur des sondages, les auteurs montrent notamment que si les formes décimales de 70 et 90 n'ont pas survécu en français standard, elles ont été introduites dans les dialectes de la périphérie de la Galloromania, qui ont à leur tour influencé les variétés régionales.

La dernière contribution du volume se singularise des précédentes en ce qu'elle porte sur l'histoire des idées linguistiques et qu'elle concerne le français québécois. En effet, W. Remysen y étudie la perception des origines dialectales du français québécois par la Société du parler français, active durant la première moitié du XX^e siècle. L'analyse de l'œuvre de son co-fondateur, A. Rivard, d'un glossaire et d'une chronique illustre la dimension descriptive et normative de la Société.

¹ Auer P. (2005), « Europe's sociolinguistic unity, or: A typology of European dialect/standard constellations », in N. Delbecq, J. van der Auwera & D. Geeraerts (eds), *Perspectives on Variation: Sociolinguistic, Historical, Comparative*, Berlin/New York, de Gruyter, p. 7-42. Le terme de *diaglossie* est lui-même emprunté à un article de Bellmann G., paru en 1997 (« Between base dialect and standard language », *Folia Linguistica* 32 (1-2), 23-24).

Par cette diversité de points de vue, de la théorie à l'histoire des idées, en passant par tous les niveaux de description (phonétique, morphologique, syntaxique, lexical), ce numéro démontre la fécondité de l'étude des rapports entre français et dialectes galloromans. Loin de la tradition « chercha[nt] à expliquer toute la variation diatopique du français et de ses 'régiolectes' par l'influence des patois isotopes » (p. 9), ces rapports gagnent à être envisagés comme des phénomènes complexes, bidirectionnels, dépendant de facteurs sociaux (par ex. l'influence du centre urbain de Metz), parfois imprévisibles (par ex. le maintien de la forme populaire dans le cas de 70, 80, 90) ou encore inexpliquées (par ex. l'absence d'un augment devant clitique non élidé en poitevin).

On pourra par contre regretter que la notion de *diaglossie*, présentée en introduction, ne soit pas davantage mobilisée dans les contributions : elle aurait alors rendu le numéro d'autant plus cohérent tout en motivant son intérêt théorique. Quant à l'hypothèse d'une période diaglossique dans l'histoire du français, elle se voit particulièrement confortée par les analyses de Y. Greub (francoprovençal), M. Bergeron-Maguire (Haute-Normandie) et M. Duval (Metz). La question de la *source* constitue en revanche l'un des fils conducteurs du numéro. Celle-ci prend souvent la forme de glossaires et d'atlas linguistiques, qui demeurent des matériaux précieux mais qui doivent être utilisés avec précaution (E. Baiwir). À côté de ces outils, il est nécessaire de poursuivre l'édition de textes documentaires, qui contribuent à nourrir la réflexion (M. Bergeron-Maguire). Enfin, la catégorisation linguistique des sources primaires reste problématique (Y. Greub). Autant dire que le travail est loin d'être achevé : espérons donc que d'autres publications envisageant les rapports diglossiques entre français et dialectes continuent de voir le jour.

Nicolas Gregov